

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

Numéros 82 – 83

Années 1952-1953

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER
BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
1954

ont été préservés, si nous pouvons espérer que cette vaillance sera la sauvegarde de nos destinées, c'est au 15^{ème} corps d'armée que nous le devons. »

Et voici le deuxième document officiel :

« Ordre n° 114 C. Le Général en chef, Ministre Secrétaire d'État à la Défense Nationale, cite à l'ordre de l'armée le Général de Corps d'armée MONTAGNE, Alfred, Louis, Joseph, Marie, Commandant le 15^{ème} Corps d'armée. »

« Dans les journées du 20 au 25 juin 1940, alors que l'armée des Alpes subissait l'effort conjugué des pressions allemandes et italiennes a, comme Commandant du 15^{ème} Corps d'armée, repoussé l'assaut principal des forces italiennes. A disputé pied à pied en face de forces bien supérieures, au-delà même de sa mission, le terrain des avant-postes l'a conservé presque partout et a maintenu jusqu'au bout l'intégrité de la position de défense dont la garde lui avait été confiée.

Le 2 septembre 1940 — signé « WEYGAND ».

Voilà pourquoi, Monsieur, nous avons l'honneur de vous recevoir aujourd'hui parmi nous.

Discours de réception de M. Marcel Bernard

(Séance du 27 janvier 1947)

MESDAMES,

MESSIEURS,

Vous avez bien voulu m'appeler à participer aux travaux de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. Je vous adresse mes remerciements pour un honneur dont vous augmentez le prix en me donnant la place qu'occupait Louis Jacques THOMAS, Professeur honoraire à la Faculté des Lettres.

Le destin a plus fait pour cette nomination que mes minces mérites.

Une évolution normale des événements ne m'aurait jamais fait désigner pour prendre cette place. La somme de jeunesse que Louis THOMAS avait encore en lui, il y a peu d'années, n'aurait pu si rapidement disparaître si l'angoisse ne l'avait consumée; longtemps encore il serait demeuré parmi vous et plus tard, lorsque le terme serait enfin venu, vous auriez désigné le Fils pour succéder au Père.

Tout a été bouleversé au cours de ces années vécues sous le signe du désordre et du chaos. Les familles se sont dispersées et anéanties. Aux souffrances physiques se sont ajoutées l'inquiétude et l'angoisse. Louis

THOMAS a espéré durant des mois : son cœur, son esprit se sont usés dans l'attente. Il a succombé avant d'apprendre que son fils est un de ces innombrables morts auxquels nul ne pourra ériger un tombeau.

Le fils n'étant plus, vous avez désigné un ami, un témoin qui, durant près d'un quart de siècle, a suivi ce labeur consacré tout entier à la gloire de Montpellier et du Languedoc.

Cette seule amitié va me permettre de faire devant vous l'éloge que je dois; un constructeur de notre époque est peu préparé pour cette tâche; s'il est vrai que les pierres ont parfois une voix et que certains édifices chantent, ce sont des réalisations anciennes établies au cours d'époques d'enthousiasme ou de splendeur. Nos œuvres sont trop marquées par le rythme sans souplesse dépouillé d'ornement, des seules réalisations qui nous sont demandées, constructions strictement définies par les obligations de programmes ou des limites d'attribution; on ne construit plus de nefs, mais des halls; les nouveaux obélisques ce sont les cheminées d'usines et si les constructions que nous érigeons avaient une voix elles ne feraient entendre que des nombres ou des formules. Nous ne sommes plus les maîtres d'œuvres de programmes somptuaires, mais bien les bâtisseurs d'édifices utilitaires. Les rigueurs de cette formation ne m'ont jamais paru plus sensibles qu'au moment où je dois évoquer devant vous celui dont on a dit : « Sa parole vivante, colorée, élégante, enjouée, savoureuse, parfumée d'humour, parfois mordante, mais toujours bienveillante, habile à camper les personnages et à faire revivre sous une forme pittoresque les menus incidents de la vie quotidienne, capable aussi d'émouvoir et d'atteindre les sommets de l'éloquence, a exercé une véritable séduction. »

Ce sont les souvenirs de vos yeux et de vos cœurs qui orneront la brutale énumération de mes souvenirs.

Leur origine commence dès la fin de la guerre de 1914; nos rencontres deviendront de plus en plus fréquentes dès l'exposition régionale des arts décoratifs de 1929; les unes au cours de réunions de commissions officielles, les autres simplement amicales. Ces dernières bien plus vivantes : discussions littéraires, études artistiques examinées sous leur aspect particulier de notre terre, de notre Languedoc. Le plus grand nombre tenu au milieu de ce groupe dont les réunions sont fixées au dernier soir de la semaine. Bien d'autres membres de votre compagnie participent à ces rencontres qui se déroulent sans aucun règlement avec le seul but de renforcer nos raisons d'aimer notre cité.

Aux côtés de Louis THOMAS, j'ai parcouru bien des routes : celles qui passant par la Barthelasse remontent le Rhône, celles qui traversent les plateaux caussenards, celle qui suit le littoral, chemins vigneron, repos sur des terrasses dominant l'Hérault, précédant des cabanes près des étangs, entretiens dont l'enthousiasme était augmenté par les apports de nos terres. Enfin, un matin de mai 1943, je faisais rencontrer dans les près camarguais de la Valette Louis THOMAS et FOLCO de BARONCELLI qui devait lui aussi peu après disparaître.

Ces fréquentes rencontres, ces nombreux entretiens vont me permettre de l'évoquer devant vous.

Dans la rue de l'Hirondelle dont le nom demeure gravé dans la pierre de la façade d'un immeuble qui la borde mais dont la désignation a été changée en rue de Vallat, au centre de ce vieux quartier, Louis THOMAS est né le 26 novembre 1870. Son père est d'Arvieux dans les Hautes-Alpes. Il descend d'une famille d'agriculteurs fixée dans cette pointe de Haute-Provence qu'est le Queyras dont quelques routes qui s'y croisent attirent souvent les habitants vers les rivages méditerranéens.

Sa mère Marie-Thérèse GRASSET est issue d'une famille ayant pratiqué durant plusieurs siècles le métier le plus montpelliérain : son aïeule exerçait la délicate profession de blanchisseuse de dentelles; le souvenir est encore conservé de ces ouvrières étendant à l'ombre des murs de pierres sèches, des figuiers, des chênes-verts des garrigues de Castelnau leurs légers châssis.

Mais plus précieux que celui de ce délicat travail est conservé le souvenir de l'œuvre de bonté que la tante de Louis THOMAS avait réalisé sans appui, patronage, bureau ou comité; elle avait établi un service d'assistance aux vieillards, aide morale et matérielle; elle avait, dans ce but groupé des oisifs et leur avait enseigné à aider les malheureux et à les aimer.

Ces dentellières de bonté avaient été précédées par une lignée continue de Maîtres Palemardiens dont le premier connu est Daniel GRASSET désigné sous ce titre lors de son mariage le 26 février 1691. Ses descendants continueront à façonner « ces mails à virolz d'argent avec le manche garni de velours et d'un petit tramoin de frange d'or » qui permettraient à nos compatriotes de se livrer à leur divertissement favori. Des souverains étrangers estimant que ces maillets sont les meilleurs d'Europe les demanderont aux GRASSET et à leurs confrères.

Issu par son père de paysans de Haute-Provence, Louis THOMAS va accomplir sa tâche avec la continuité dans l'effort d'un montagnard. Son ascendance maternelle lui fera aimer Montpellier (qu'il me soit permis d'employer ici le terme de Plutarque remis depuis quelque temps en honneur) comme sa *Matrie*; de l'étude de son histoire pour le développement de son évolution il fera le but essentiel de sa vie.

On ne peut s'empêcher de songer ici aux vers que Mistral a placés en tête du Trésor du Félibrige :

*En terro, fin qu'au sistre, asava moun araire
E lou brounze rouman e l'or dis emperaire
Freluson au souleu dintre lou blad que sort...*

Son destin le fixera à Montpellier.

Louis THOMAS ne va s'en éloigner que pendant le temps nécessaire à l'achèvement de ses études; il prépare à Lyon son agrégation, passe

deux ans à Paris à la Fondation THIERS, enseigne quelque temps à Angoulême, une année à Nice, et enrichi des comparaisons qu'il a pu établir, regagne sa ville dès le 1^{er} décembre 1902.

Il ne la laissera plus que pendant la guerre de 1914 au cours de laquelle il est blessé et cité. Sa santé est fortement ébranlée, il ne reprend son activité intellectuelle que grâce aux textes latins qu'un médecin avisé lui demande de traduire.

Il enseigne l'histoire et l'histoire du Languedoc au Lycée, à l'École Supérieure de Commerce et à la Faculté des Lettres. C'est sa tâche. Il la réalise avec la conscience qu'il apporte à toutes choses. Mais parallèlement à cette partie professionnelle il entreprend des travaux de recherches qui lui permettront la publication de nombreuses études et la réalisation d'une œuvre de synthèse pleine d'enseignement et riche d'exemples.

Il ne limitera pas son œuvre à ces travaux; il sera l'un des plus actifs animateurs de toutes les manifestations montpelliéraines.

Avant de tenter d'étudier son œuvre, voyons encore une fois le profil bien dessiné de son visage, sous la chevelure nettement taillée qui demeure drue, une allure vive, un souci d'élégance qui sera conservé, malgré tout, jusqu'à la fin, une voix sonore aux inflexions particulières que la main vient aider lorsqu'il est utile de marquer une affirmation ou de préciser l'importance d'une phrase. Nulle marque de ce caractère méridional de convention fait d'enthousiasme sans mesure, mais une courtoisie jamais en défaut et là encore nous citerons Mistral qui l'eut reconnu pour *gau rouman e gentilome*.

Il convient maintenant de parler de son œuvre. C'est dans l'hiver 1917-1918 que de ses conversations avec Henri LACATU et Germain MARTIN est sortie l'expression Languedoc méditerranéen et le mouvement dont il précise en ces termes la fondation : « Nous avons créé dès 1918 un groupement que nous appelions l'Association Régionale du Languedoc méditerranéen et dans lequel nous essayions de grouper à la fois les représentants des activités intellectuelles, au premier rang l'Université de Montpellier, et les représentants des activités économiques (et non pas simplement les activités industrielles et commerciales, celles qui tentaient à ce moment-là si heureusement de se grouper en régions économiques) mais aussi les activités agricoles qui s'étaient déjà groupées dans le cadre régional sous l'aspect si heureux de la Confédération générale des vignerons. C'était peut-être trop tôt... »

Voilà définie la tâche que s'est proposé d'accomplir Louis THOMAS. La majeure partie de ses travaux seront effectués dans ce but. Le mérite particulier de son œuvre est d'être un travail d'historien que ses pairs apprécient mais établi sous une forme qui le rend intelligible à tous en leur permettant d'en discerner la portée; il a lui aussi écrit « *per lous pastres e li gen di mas* ».

Un semblable but ne permettait pas la spécialisation à un moment déterminé de notre histoire. Les faits les plus particuliers de toutes les époques ont fait l'objet de ses travaux. Il convient de citer entre bien d'autres ses vues originales sur la croisade des Albigeois, son étude sur Guillaume de Nogaret, la longue suite de ses recherches sur l'origine de Montpellier, la vie sociale de notre ville sous le Second Empire, certaines industries de Sète et Montpellier, Montpellier et Nîmes en 1844, le chemin de fer de Montpellier à Nîmes, le fondateur du Musée Fabre, et combien d'autres travaux dans des revues, des bulletins de Sociétés Savantes !

Son œuvre la plus importante est la réunion des conférences faites à la Chambre de Commerce que cet universitaire a eu la coquetterie d'intituler *Montpellier Ville Marchande* histoire économique et sociale de Montpellier des origines à 1870, dont il dit modestement qu'on « ne doit point trouver dans ce livre une histoire complète et détaillée de Montpellier, ville marchande, mais plutôt une introduction à l'étude de cette histoire, une vue générale illustrée de quelques faits particuliers choisis parmi les plus importants ou les plus caractéristiques, qui permettra, espère-t-il, à d'autres d'entreprendre et de mener à bien des ouvrages plus achevés. »

Ce livre où l'origine des faits est examinée en profondeur, où les aperçus originaux, les recherches minutieuses abondent, est un ouvrage dont le raccourci a été voulu pour que cette œuvre de synthèse puisse être connue de tous, pour qu'il soit bien établi qu'au cours de chaque siècle notre pays a vu son abatement et sa résurrection car « la force du site demeure » et THOMAS se plaît en terminant à interroger : « Ces quelques soixante années, au cours desquelles l'ancienne ville marchande a pu par des moyens nouveaux retrouver, maintenir et accroître son antique renommée ont-elles vu la survivance fragile et un glorieux-passé où le début d'une vie nouvelle ? » Interrogation pleine d'enseignement et en même temps d'espérance.

Ses cours et ses recherches auraient absorbé une activité ordinaire. Il a fait plus encore. Il a été conférencier, journaliste, dirigeant de groupement.

Conférencier dans la cité et dans tous les centres intellectuels du Languedoc et de Provence et devant les publics les plus divers. Il a instruit une assistance cultivée et passionnée, un public d'artisans et d'ouvriers en leur découvrant les grands jours de leur histoire ou l'évolution des rues de leur quartier. Et combien de fois son talent a-t-il apporté à des œuvres charitables une aide efficace ? Au cours de ses conférences il a toujours employé la langue d'*oui* mais en témoignant sans cesse son affection pour notre parler d'*Oc*. Elle était si vive que ce n'est pas sans hésitation que j'ai choisi la langue française pour prononcer son éloge. S'il ne l'a pas employé dans ses conférences, s'il ne l'a pas écrit, il l'a pratiqué avec joie dans les réunions amicales et c'est une chanson en notre langue d'*Oc* qui a précédé son dernier souffle.

Journaliste sous le pseudonyme de Claude PEYRAS il a donné, durant de longues années, des articles de doctrine régionale dont les conclusions de bon sens sont appuyées sur les exemples de notre histoire.

Président de la Société Languedocienne de Géographie, vice-président de la Société Archéologique, Secrétaire général de la Fédération du Languedoc Méditerranéen et du Roussillon, Président de l'Association des Montpelliérains d'origine groupés sous le nom des *Barons de Caravette*.

Guide irremplaçable, à combien d'hôtes de qualité a-t-il fait parcourir nos quartiers pleins d'histoire, en leur découvrant ce « Montpellier inconnu » pour eux; en montrant la place que méritent dans l'Art des XVII^e et XVIII^e siècles les beautés architecturales de nos demeures.

Il savait adapter ses aperçus à la culture des auditeurs, régler ses détails sur leur origine; critique d'art avec des hôtes universitaires, donnant des aperçus pittoresques et familiers à ses compatriotes. C'est dans ce but qu'il établira ses délicieux « Itinéraires Montpelliérains » qui feront surgir de chaque pierre, de chaque voie des souvenirs qui nous accompagnent ensuite de proche en proche dans nos courses quotidiennes.

Cette parfaite connaissance de nos richesses artistiques l'a fait parfois entrer en lutte contre le zèle dangereux de redoutables admirateurs de Montpellier qui, suivant leur désir de voir adapter le tracé de nos voies à l'obligatoire rectiligne des circulations rapides, n'hésitent pas à prévoir la suppression des œuvres de pierre qui constituent le caractère particulier de notre ville. Dans l'étude de l'évolution du négoce il avait appris à discerner la mesure des possibilités de réalisation : il savait adapter les programmes prévus à cette loi de sagesse. Au cours des discussions qu'entraînaient ces études il apportait une argumentation abondante, une vivacité de riposte souvent brillante; jamais il ne s'abandonnait au dénigrement et ses critiques se fondaient sur des faits précis : il savait modérer à une échelle humaine les propositions hors de mesure.

Ainsi toute son œuvre est demeurée consacrée au Languedoc, mais en l'étudiant il ne l'a isolé ni dans le temps ni dans le monde, donnant ainsi sa véritable place au régionalisme.

Dans ce débat pour ou contre la région, débat perpétuellement ouvert et qui prend en ce moment une violence particulière puisque certains écrivent : « la matière du régionalisme s'est épuisée et c'était fatal : on ne découvre pas éternellement les mêmes paysages, les mêmes gens, les mêmes œuvres », à ceux-là qui pensent que l'histoire ou l'art régional sont limités à des détails anecdotiques ou à des comparaisons sans profondeur l'œuvre de Louis THOMAS permet de montrer que tout groupement humain est le résultat d'additions et d'apports de plusieurs

origines, que cette diversité a déterminé des complexités dans la formation d'un pays, dans ses moyens de sentir, d'être, de créer; que l'analyse et le contrôle sont plus efficaces lorsqu'ils ne sont pas rétrécis mais limités.

Les créations artistiques de tous les temps en sont d'ailleurs un témoignage. N'est-ce pas cette diversité qui a permis aux sept écoles d'Architecture romane de préparer la grande formule française médiévale qui à son tour ne sera pas uniforme puisqu'elle comptera au moins cinq écoles gothiques ? Cette diversité donnera sa valeur à un ensemble harmonieux né de l'utilisation de certaines ressources, du degré de mesure et de goût particuliers à chaque région.

Cette diversité demeurera constante dans la suite de l'évolution artistique; elle se perpétuera jusqu'au moment où des nouveaux besoins feront naître des solutions nouvelles. Et là encore, même dans les œuvres du machinisme, les caractères de l'origine demeureront. Leur marque se manifestera dans les proportions, dans l'équilibre de l'ensemble, dans le degré d'achèvement.

Louis THOMAS ne pensait pas que le Languedoc avait une culture, un art particulier dont son sol avait vu la création, l'évolution et la continuité. Mais il avait la certitude qu'au cours de toutes les époques dans les diverses manifestations de l'esprit, dans les activités matérielles, notre pays a marqué et marquera de son influence, par sa sensibilité particulière tous les efforts humains, influence qui se traduit non par des détails mais bien par des tendances ou une assimilation particulière résultant de son climat, de son évolution, de sa littérature, de sa langue.

Interrogeant l'avenir et essayant de prévoir la destinée de notre Culture méditerranéenne il aurait pensé : que son souci de la mesure humaine ne pouvait disparaître; redoutant qu'elle puisse subir une éclipse, il a conservé la certitude qu'elle serait une semence pour les civilisations en marche. Souvent avons-nous dit ensemble :

*Atetouni sur la patrio
Veires passa li barbario
E mai li civilisacioun.*

J'ai fini. J'ai écrit en écoutant les voix du souvenir l'éloge de Louis THOMAS. Mais combien il m'en a coûté de constater que cet hommage, malgré toute la fidélité et l'affection qui m'ont guidé en l'écrivant ne pouvait donner qu'une image maladroite, imparfaite, inachevée de l'écrivain, de l'historien qu'on a nommé « Apôtre du Languedoc Méditerranéen, plus encore Apôtre de Montpellier ».

RÉPONSE DE M. FRANÇOIS PITANGUE

MONSIEUR,

L'éloge que le récipiendaire, en prenant séance, doit de son prédécesseur revêt parfois, de par le jeu de l'élection, quelque chose d'un peu conventionnel. Le nouvel élu ne peut qu'invoquer, avec toute la modestie de rigueur, les raisons qui semblaient ne pas le désigner à pareille succession. Certains même n'ont pû faire état que de rencontres passagères avec celui dont il leur faut en ce jour parler. La louange alors, bien qu'évitant soigneusement tout titre d'éloge funèbre, prend le ton des dernières prières académiques au seuil définitif d'une immortalité que rien, semble-t-il, ne viendra désormais parmi nous troubler.

En saurait-il être de même en vous voyant aujourd'hui, Monsieur, prendre la place de notre regretté Louis J. THOMAS ? Le Montpelliérain que vous êtes de toutes les fibres de votre être et dans toutes les pensées de votre art a bien senti que l'éloge que vous nous deviez ne pouvait être le rappel de simples souvenirs d'un vivant, quelque grande qu'ait été son action, dont le grand vide causé par sa disparition a pu seul, depuis deux ans, nous donner la juste mesure.

Vous l'avez si bien senti vous-même, et permettez-moi, Monsieur, de révéler votre geste de tout à l'heure, que vous avez tenu, avant de venir prendre ici cette place où nous vous avons appelé à sa suite, et premier hommage avant de lui rendre celui que la tradition académique vous demandait, à aller déposer sur sa tombe quelques fleurs de la campagne languedocienne.

Votre portrait, d'invisible présence, a remplacé devant notre esprit et notre cœur dans sa fine et élégante silhouette, avec son rayonnement de chaude et vivifiante amitié, le charme d'érudition qu'il mettait jusque dans la moindre de ses participations à nos travaux, ce féal chevalier, baron de Caravettes, devôt serviteur de la Dame qu'il avait élue et qu'il a si fidèlement servie jusqu'à son dernier jour : sa ville de Montpellier.

Chacun de vos traits a trouvé en chacun de nous un écho fidèle, souvenirs qui nous restaient personnels, et qui ne pouvaient qu'accompagner au dedans de nous-mêmes, tout ce qu'il y avait de vivant dans votre évocation.

Pour ma part, je n'ai connu Louis J. THOMAS, il y a douze ans lorsque j'arrivais à Montpellier, qu'au moment où l'inexorable loi de la retraite l'éloignait, en pleine forme physique et intellectuelle, de son enseignement à la Faculté des Lettres. Il fut pour moi un guide sûr, un initiateur précieux parmi les amis qui m'accueillirent et me firent ensuite le très grand honneur de m'appeler dans cette Académie. Une commune angoisse nous avait davantage rapproché la dernière année de

sa vie. De notre dernière rencontre, je garde mémoire du ton très doux avec lequel il me dit : « Je prie le Bon Dieu de me faire la grâce de me rappeler vers lui avant de connaître la triste nouvelle. » Pour la première fois, je m'aperçus que la souffrance l'avait légèrement courbé, souffrance morale qui dépassait chez lui la souffrance physique, et qu'il acceptait de toute la générosité de sa robuste foi de chrétien.

Chrétien, Louis J. THOMAS l'était, simplement, modestement, comme il savait être simple et modeste dans tout ce qu'il faisait. Je l'ai toujours admiré dans la reconnaissance qu'il avait vouée aux chers frères des écoles chrétiennes qui furent ses premiers éducateurs. C'était pour lui titre de gloire de Montpelliérain du populaire Clapas de dire qu'il avait été leur élève et, dans leurs écoles pieuses, un de leurs bons élèves. Des souvenirs de son enfance — ceux auxquels il paraissait tenir le plus de sa vie —, il aimait à évoquer les joies de son passage parmi les clergeons de la cathédrale Saint-Pierre, les jours surtout où les bons frères le désignaient à cause de sa sagesse pour être, aux grandes cérémonies pontificales le caudataire, ou dans l'intimité de sa chapelle épiscopale, le servant de messe du vénéré Monseigneur de Cabrières.

Aussi, Louis J. THOMAS a-t-il mis le plus souvent son talent de conférencier et d'historien de Montpellier au service des œuvres de la cité Lunaret, témoignages sincères d'une gratitude qui honorait autant celui qui la conservait fidèle que ceux qui avaient su la mériter.

Un artisan montpelliérain, il y a quelques années a reproduit en santons de chez nous le Bon Cardinal avec tout un cortège de bonnes âmes de notre Clapas. Je veux espérer, s'il les replace un jour dans leur course vers la crèche qu'il y ajoutera pour que personne n'y manque la silhouette que nous n'oublions pas de Louis J. THOMAS.

Je m'excuse, Monsieur, d'avoir ajouté ces quelques traits au portrait que vous avez donné, cependant si complet et si fidèle, de lui. Ils n'ont d'autre prétention que -de fixer, avec vous, l'image que nous avons applaudie si vivante de celui dont vous prenez maintenant au milieu de nous la suite.

Selon la tradition et, je dois le dire, avec certitude que vous disiez vrai, vous nous avez marqué votre étonnement d'avoir été choisi, architecte et urbaniste puisque tel est le mot, du Montpellier d'aujourd'hui comme successeur de cet historien dévotement fidèle de notre passé languedocien. Ce serait, tout d'abord, mal connaître les intentions de notre Compagnie que de la croire décidée à ne décerner le semblant d'immortalité et à n'autoriser les successions qu'en fonction de travaux et de titres bien délimités qui feraient se remplacer parmi nous les hommes un peu à la manière des successions professorales.

Davantage ce serait ici, Monsieur, méconnaître les titres que plusieurs de vos amis ont cru devoir avancer à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, qu'elle a sanctionnés dès votre première candidature,

avec toute la certitude que votre premier acte, l'éloge de votre prédécesseur, serait le premier témoignage que vous étiez tout désigné pour lui succéder.

Sans doute, et si l'on s'en tient à la stricte apparence de vos œuvres, vous êtes avant tout un architecte, et un architecte de notre temps, de ceux que les amoureux du passé ne voient qu'avec quelque crainte prendre en mains les nouvelles réalisations ou les transformations dans leur bonne ville.

Et, en ce qui vous concerne, ces œuvres de votre déjà très longue vie professionnelle, nombreuses, ont marqué de leur caractère original les lieux où elles se sont élevées ; depuis votre Pavillon du Tourisme automobile à l'Exposition internationale des Arts décoratifs de 1925, qui vous mérita d'ailleurs la Médaille d'or d'architecture, en passant par les immeubles qui ont témoigné de la sûreté de votre métier et de votre personnalité artistique, à Montpellier, à Carcassonne, dans la campagne méridionale, pour arriver enfin à ces ensembles plus importants qu'à partir de 1930 vos nouvelles fonctions d'architecte de l'Université, puis de la ville de Montpellier vous amènent à concevoir et à édifier : la Cité universitaire, l'Institut de Chimie de la Faculté des Sciences, le Pavillon Colonial de la Cité, l'agrandissement du Musée Fabre, surtout la nouvelle Faculté des Lettres, pour ne citer que les grandes étapes de votre carrière.

Édifices aux lignes simples et amples, que la rigidité du nouveau matériau rend parfois sévères, mais qui se prêtent si bien à la recherche de motifs de décoration, des images heureuses par qui les formes austères sont appelées à prendre vie et couleurs. Devant lesquels on devine que votre conscience professionnelle laisse sans cesse posé le redoutable problème de notre époque dans sa volonté de renouer une tradition artistique qui soit bien de chez nous. L'enseignement que vous avez trouvé à l'École des Maîtres de BAUDOT, GENUYS et MAGNE de retrouver à travers les conceptions et les formes de notre temps l'état d'esprit des maîtres d'œuvres, qui inventèrent à la source de sept siècles d'architecture médiévale l'arc roman, vous reste, je le sais, toujours présent chaque fois que se pose pour vous le problème d'une architecture moderne.

Problèmes pour lesquels vous vous êtes révélé d'une maîtrise incontestée, résolument conquise en de solides études, à notre École régionale des Beaux-Arts, d'où brillant premier lauréat et, à ce titre boursier de la ville de Montpellier, vous êtes parti à l'École Nationale supérieure des Arts décoratifs, en même temps au Conservatoire national des Arts et Métiers, où les premières récompenses restèrent vôtres : le grand prix d'architecture à l'École, la médaille avec mention très-bien au Conservatoire.

Maîtrise davantage accrue du fait de vos voyages : en France dont vous avez je crois fait un peu le tour, parfois à la façon des compagnons de métiers d'autrefois. Une de vos confidences m'a un jour révélé votre

séjour à Pau, ma ville natale, à une époque où une municipalité déjà éprise d'urbanisme prétendait agrandir la Place Royale du côté des Pyrénées. C'était pour l'époque une conception hardiment moderne qui faisait se joindre une partie toute nouvelle et qui s'avancait hardiment au-dessus des arbres vers le magnifique panorama des montagnes, soutenue de la force de piliers de béton armé, à la discrète ordonnance de la vieille place que couronne la statue d'Henri IV, et que bordent les vieux hôtels, dont certains, depuis votre passage, ont bien changé eux aussi.

Votre jeunesse sut retenir la leçon, que vos séjours à l'étranger ont confirmée, par tout ce que vous avez pu voir, en Suisse, en Belgique, en Hollande, en Tchécoslovaquie, en Autriche, en Hongrie, et ailleurs, de résolument moderne, plus encore que chez nous, et qui reste si bien dans la ligne d'une évolution rationnelle des formes, des images et des couleurs, étape de la tradition artistique d'un pays conservée à travers les multiples stades d'influence et de conceptions des diverses générations.

Tout le drame que vit en sa conscience le constructeur moderne est là : justifier jusque dans la hardiesse de projets qu'il veut résolument de son temps le maintien de cette évolution traditionnelle. Je peux porter ici témoignage; j'oserai presque dire de votre angoisse professionnelle, chaque fois qu'une construction moderne, surtout utilitaire comme notre époque les exige parfois, fait se replacer devant vous le redoutable problème, si encore incomplètement satisfait. Je me souviens d'une montée au Peyrou que nous fîmes tous deux un jour pour vérifier je ne sais plus quel détail du magnifique décor. Au milieu de la conversation, me montrant soudain le réservoir de Montmaur et celui qui s'achevait alors au sommet de la côte de la route de Lodève, avec entre les deux la cheminée du four des cliniques Saint-Charles, me montrant le Château d'Eau, vous m'avez dit soudain avec un accent qui m'a frappé : « Que penseront nos neveux de voir qu'à côté de ce que nos pères ont su faire ici, nous, nous n'avons su faire que ça ? ».

Vous m'avez, à près de vingt ans de distance, rappelé ce Maître incontesté de l'architecture contemporaine, un jour où je l'avais trouvé sur le chantier finissant de l'une de ses réalisations qui reste l'une des plus belles tentatives pour un art nouveau : Auguste PERRET à Notre-Dame du Raincy. Pressentant un étonnement au premier abord possible devant la sécheresse de l'œuvre entièrement conçue, jusque dans ses moindres détails, en béton armé, il me dit très simplement : mon inspiratrice c'est la Sainte-Chapelle.

J'ai compris la vérité de ce qui m'avait alors paru rapprochement audacieux lorsque j'y suis, quelques années après, revenu pour admirer, dans le cadre bâti par l'architecte, l'admirable symphonie de couleurs qu'il avait préparée et par qui Maurice DENIS a donné à l'église si farouchement moderne la vie lumineuse qui a su rejoindre, à près de sept siècles de distance, l'incomparable splendeur de la chapelle royale de

Saint-Louis. Le clocher lui-même, dont la formule si résolument révolutionnaire avait tout d'abord étonné jusqu'à bien des tenants de l'école nouvelle, domine maintenant de sa tour légère à l'extrême ce coin de banlieue de Paris, davantage de corps avec lui qu'un quelconque rappel de néo-roman ou byzantin.

L'œuvre contemporaine, voulue comme expression véritable de l'art vivant d'une époque, exige, pour être comprise à sa juste valeur, le fini de sa réalisation qui, ne l'oublions pas, est loin le plus souvent de concorder avec le moment où l'homme déclare avoir achevé son travail de constructeur pour en devenir l'utile possesseur. Au-dessus de l'homme, c'est encore le cadre qu'elle doit animer qui fixe cet autre moment de la possession réelle, lorsque, malgré l'élément nouveau dans ses horizons, la nature a retrouvé l'harmonie interrompue par le travail de sa transformation, et que nos yeux se reprennent à la voir et à l'aimer comme au temps où ils étaient accoutumés à la voir et à l'aimer tout autrement. Elle exige que notre entendement d'homme d'aujourd'hui la sache comprendre et retenir dans l'évolution sans cesse créatrice de l'art. Et ceci, avec les pastiches de formes révolues rejette les expériences qui ne savent pas tenir compte des étapes obligées de cette évolution.

Pour vous, Monsieur, le ciel des bords de notre Méditerranée s'accoutume si bien depuis des millénaires à ces grandes lignes portées que votre architecture a si résolument adaptées, parfois étendues jusqu'aux limites de la technique d'aujourd'hui, qu'il est facile de s'apercevoir déjà de leur intégration à leur place naturelle dans les horizons des paysages languedociens. Lorsque le soleil aura jeté sa patine sur les longues façades qu'elles encadrent, lorsque les longs cyprès auront, en grandissant, davantage accroché l'œuvre humaine au décor naturel, je peux vous donner l'assurance qu'au temps venu de leur ensemble harmonieux, ordonné par vous dès la première esquisse, vos neveux seront très loin d'avoir la sévérité que vous paraissez parfois redouter.

Nous devons déjà, pour notre part reconnaître que tout ce que vous avez ordonné ne fait que rejoindre, à travers l'évolution sans cesse créatrice de l'art, les pures lignes architecturales et les procédés décoratifs des bâtisseurs de cités et des embellisseurs d'horizons des bords méditerranéens, dont votre seule ambition a été de continuer chez nous la tradition. Car, Monsieur, dès la possession de votre maîtrise et après chaque perfectionnement de votre métier, vous êtes revenu pour y faire carrière dans votre ville natale de Montpellier, vous n'avez souhaité d'autre cadre de votre vie active que le Languedoc méditerranéen de votre enfance. Et qu'il me soit permis ici, ce soir, de bien faire sonner l'union de ces deux mots, dont nous devons le sort favorable, avec le Maître Augustin FLICHE, à notre regretté Louis J. THOMAS.

La douce et forte emprise de son ciel et de son soleil, des bords de la mer latine à cet endroit où elle vient chez nous s'infléchir vers les demeures des hommes, de ses horizons aux premières montagnes si proches où l'on retrouve comme un souvenir perdu des paysages antiques,

avait tellement marqué votre première orientation spirituelle qu'il ne vous était plus possible, comme tant d'autres de votre génération, de lui être infidèle.

Les demeures qu'entre les Saintes et le pic Saint-Loup, en passant par les garrigues que borde le Gard et traverse le Vidourle, vous avez fait se lever sur son sol témoignent de votre connaissance et de votre amour des coins et des sites qui vous étaient, de longue date, familiers. Il est bien méridional ce domaine de Beaulieu, aux environs de Nîmes qui sous votre signature et dans la simplicité de ses formes nouvelles, atteste, dans la construction de notre époque, la persistance la plus authentiquement traditionnelle de chez nous. Comme dans le souci qui vous était imposé d'une plus grande recherche artistique de bâtisse et de décoration dans d'autres œuvres vous avez, dans un rajeunissement moderne des formes, conservé l'heureuse ordonnance architecturale des résidences seigneuriales aux époques des fastes du Languedoc d'autrefois.

Et comme l'on vous retrouve encore si bien de ce Languedoc dans vos refus de souscrire aux exigences de nouveaux seigneurs qui ne sollicitaient votre talent que pour enlaidir de faux castels de roman d'aventure ces mêmes campagnes de notre Midi.

Le caractère méridional si accusé dans leur originale nouveauté de vos premiers succès de métier vous a fait vous confier des charges officielles : vous êtes devenu le chef du Service d'Architecture de notre ville, de son Université. Une part majeure des responsabilités de l'avenir et de la physionomie artistiques de la cité vous était ainsi confiée, en une époque où les préoccupations sociales sans cesse grandissantes exigent un labeur quotidien d'études et de réalisations, où, davantage peut-être et sous prétexte d'urbanisme, on ne parle trop souvent en ce domaine que de bouleversements.

A côté de l'homme d'œuvre vous avez ici révélé l'homme d'art. Je n'en veux pour preuve que votre brillante réussite dans les récentes transformations du Musée Fabre, où, je tiens à citer ici le jugement qu'a porté alors sur vous M. René HUYGHE, « vous avez résolu avec élégance un problème singulièrement difficile, tiré brillamment parti d'un local de peu de ressources et montré une curiosité et une science de la muséographie qui méritent d'être données en exemple. »

J'ai davantage, pour ma part, profité de cette *curiosité* et de cette *science* au Musée des moulages de la nouvelle Faculté des Lettres. Plusieurs années durant, chaque mardi matin, à ce dernier étage où chaque statue, chaque bas-relief, chaque ensemble ou détail de sculpture venait, après mûre étude, prendre la place qui paraissait enfin le devoir présenter à sa juste valeur et sous le meilleur angle, j'ai été l'auditeur émerveillé de ces échanges de vues entre le Doyen FLICHE, le professeur JANNORAY et vous-même. Votre création à tous trois a fait du Musée Didelot le modèle des collections en province d'histoire de l'art. Étudiants ou simples visiteurs curieux se doivent d'y trouver mémoire de ceux qui l'ont voulu ainsi de toute leur *curiosité* et de toute leur *science*.

Mais combien je regrette alors que l'administration de l'architecture qui, à Paris, supervise tout projet provincial, n'ait pas compris la portée de votre désir de substituer au mur nu de la salle d'antiquité le décor de fond antique des collines du proche horizon de Montpellier dominées au plan lointain par les pentes de Montferrand et du pic Saint-Loup.

Ce souci de l'exaltation de nos richesses et de nos sites a fait de vous leur ardent défenseur. Il n'est un secret pour personne à Montpellier que, loin de vous laisser séduire par la hardiesse de projets nouveaux, et avec la même opiniâtreté que deux années durant d'occupation, l'homme moderne que vous êtes s'est l'un des premiers dressé contre eux, entraînant comme l'eut fait L. THOMAS à sa suite bien des indécis, pour la sauvegarde du cadre que l'on voudrait transformer de nos vieux hôtels, de la physionomie menacée de disparaître de coins charmants de nos vieux quartiers, pour l'ordonnance qui allait être bouleversée des perspectives de nos promenades. L'attaque fut menée de telle vigueur que l'urbaniste venu d'ailleurs dût reprendre ses plans pour bien vite les abandonner.

Pendant ce temps, vous vous êtes remis à l'ouvrage pour préparer aux coins de Camargue la résurrection qui doit y maintenir la vie, et faire là encore que ce large espace d'étangs et de ciel entre Languedoc et Provence reprenne pour nos fils cet aspect dont nous subissions la douce emprise, mais que les blessures des vandales ont à tout jamais détruit pour nous. C'est au Musée des Saintes, qu'il vous a fallu reprendre pièce par pièce, et pour lequel je sens l'amour de prédilection que vous lui vouez à la façon joyeuse et si sérieuse à la fois dont me faites si souvent part de vos travaux, que je vous trouve le plus entièrement l'enfant de chez nous : Félibre et gardian authentiques, au point d'y faire parfois oublier l'architecte, et tellement authentiques que, seul aujourd'hui votre souci de faire comprendre de tous vos nouveaux collègues l'éloge qu'ils attendaient de votre prédécesseur, vous a fait ne pas le prononcer en cette Langue d'Oc, qui eut cependant si bien convenu à l'accompagnement de vos souvenirs sur Louis J. THOMAS.

Ils sont nombreux dans notre Compagnie qui connaissent les craintes qu'inspirait l'urbanisme à l'historien de Languedoc dont vous venez ce soir prendre la place. Avant de l'occuper, vous avez d'ailleurs tenu à marquer vous-même en toute franchise ce qui vous paraissait vous séparer de lui. Soyez rassuré sur ce point : je ne l'ai pour ma part toujours entendu parler de vous que pour vous faire confiance : « Qu'ès un enfant dé Mountpellié », ajoutait-il alors de tout son bon sourire joyeux. J'ai tenu, Monsieur, à ce dernier témoignage, sachant bien qu'il vous resterait le plus précieux, au terme de cet accueil dont l'Académie m'a ce soir confié à votre intention la très amicale mission.

Si je dois terminer sur le vœu traditionnel de vous voir le plus souvent participer à nos travaux, qu'il me soit permis de vous donner le sujet de votre première méditation pour nous. C'est d'ailleurs votre discours qui me l'inspire : que vous songiez à perpétuer dans un coin choisi de ce

Clapas qu'il a tant aimé et si grandement honoré, et qui vous tenez, comme lui, à lui conserver d'un soin jaloux le charme vivant de tous ses souvenirs, le nom de Louis J. THOMAS, professeur, historien de Montpellier et du Languedoc méditerranéen. Et je ne retiens pas pour celà cette rue Delmas où il a vécu la fin de sa vie. Laissons au contraire à cette lointaine voie son nom déjà tout aussi lointain pour nous, ne serait-ce que pour donner aux artisans de l'érudition locale de demain la joie, et peut-être la surprise à travers les chroniques et les légendes qui nous suivront, de découvrir ce brave homme de propriétaire dont le terrain a permis, en une époque où Montpellier faisait déjà de l'urbanisme, une fois de plus le passage des arceaux à la route de Lodève.

Non, je songe — et avec vous j'en suis sûr — à un coin plus au cœur du vieux Montpellier, où la rue ci-devant de l'Hirondelle où Louis J. THOMAS est né le 26 novembre 1870 s'en vient s'infléchir au chevet de l'église de Saint-Roch. Qu'un de vos projets prochains y ordonne un square joyeux où les enfants viendront jouer et les vieux prendre le soleil, où son nom sera rappelé, avec un monument, simple de lignes, qui nous y redonne la finesse de ses traits. L'enfant dé Mountpellié, devenu l'académicien de Montpellier que vous êtes maintenant aura rendu ce jour-là à l'aîné que nous ne saurions oublier, avec l'hommage de l'Académie, celui de la cité toute entière.

Discours de réception de M. le chanoine Raffit

(Séance du 24 février 1947)

MESSIEURS,

Je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait. Plus qu'à ma personne, je sais bien qu'il s'adresse à ce clergé de la ville de Montpellier dont vous avez toujours tenu à avoir des représentants parmi vous. Et mon souhait, en exprimant ici une vive reconnaissance, est de me sentir pénétré désormais du sentiment de cette délégation pour la mieux exercer.

Je succède à un prêtre dont la valeur, la dignité et les talents ont fait, pendant de longues années, grand honneur à ce clergé. Les usages de votre société en me demandant de prononcer son éloge me permettront non seulement de rendre hommage à sa mémoire, mais d'évoquer presque un demi-siècle d'histoire ecclésiastique montpelliéraine.

Ce n'est pas pourtant dans notre ville que le chanoine GRANIER était né en 1867. Enfant d'une ancienne famille du Saint-Ponais, il